

A N A N D A D E V I

MANGER L'AUTRE

Roman

ZULMA
18, rue du Dragon
Paris VI^e

© Éditions Grasset & Fasquelle, 2018.
© Zulma, 2021, pour la présente édition.

Couverture : David Pearson.

Si vous désirez en savoir davantage
sur Zulma ou sur *Manger l'autre*,
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr

Z

Si je suis inhumain, c'est parce que mon univers a débordé par-dessus ses frontières humaines, parce que n'être qu'humain me paraît une si pauvre, une si piètre, une si misérable affaire, limitée par les sens, restreinte par les systèmes moraux et les codes, définie par les platitudes

HENRY MILLER, *Tropique du Cancer*

Je me dévore dans une exquise absence de souffrance.

Autour de moi se fige un lac de sang. Toute ma courte vie, j'ai défié la biologie du corps. Maintenant, je défie la biologie de la mort.

L'œil braqué sur moi, qui me relie à des millions – peut-être des milliards – d'autres yeux, ne fait que renforcer ma détermination à aller jusqu'au bout de mon sacrifice. Pour une fois que je ne suis pas un objet de mépris et de moquerie, je peux jouir sans réserve de cette fascination déferlante, j'en jubile, je l'absorbe comme un aliment de plus, moi qui n'ai vécu que pour manger, qui n'ai eu d'identité que par ce qui passait par ma bouche avant de se décomposer dans mes boyaux et d'en être expulsé – une identité résolument provisoire, donc –, je veux profiter de cette attention comme d'une revanche sur mes années d'exclusion, je veux brûler leur rétine par un juste retour des choses et imprimer dans leur cerveau la photographie de ma ruine pour mieux hanter leurs cauchemars. Je veux me venger du déluge immonde qu'ils déversent sur moi depuis toujours.

Pardonnez-moi de commencer cette histoire par ses origines organiques, guère ragoûtantes. Mais n'est-ce pas là le début et la fin de toute chose ?

Car tout est une histoire de corps. À la fin, il ne s'agit toujours que de cela, et de notre source, à la fois familière et énigmatique, dans le ventre maternel.

Commencer, donc, par l'orgasme du vivant.

Qui peut prétendre avoir jamais réussi à percer ce secret ?

On a beau y passer neuf mois de sa vie, il demeure le lieu du plus grand mystère.

Encore ébauche, tout y est décidé.

Ai-je vraiment été accompagnée pendant ces quelques mois par une ombre, par une sœur ? Ou aura-t-elle été la première victime d'un appétit déjà implacable ?

Endossant le manteau bleu des saintes, elle s'est, paraît-il, sacrifiée pour que je survive. Ainsi n'aura-t-elle été que le temps d'un souffle, d'une caresse immatérielle sur ma joue, d'une prière aux dieux des vivants avant de disparaître en me laissant une obsession en héritage.

Je n'étais pas dans le secret du ventre de ma mère.

Ce que je sais, c'est que j'ai, darwinienne, survécu.

Et ma sœur, mon double, mon indéterminée, s'est résorbée dans mes tissus et mes organes et, avec elle, toute mon humanité.

Venons-en aux faits.

Après neuf mois et dix jours très exactement, ces dix jours lui ayant paru aussi longs que les neuf mois qui les avaient précédés, ma mère donna naissance à un éléphant rose.

Il pesait dix kilos et deux cents grammes, ce qui ne représentait pas un poids excessif pour un éléphanteau mais un record pour les humains. Au moment de l'accouchement, ma mère céda au sentiment de sidération réprimée qui l'avait habitée pendant sa grossesse, au fur et à mesure que son corps fluet prenait des proportions monumentales : elle hurla comme une forcenée.

J'étais l'éléphant rose. Je n'avais ni trompe ni grandes oreilles ; mais il était impossible de nous réconcilier, moi et le mot « bébé ». Il aurait fallu trouver un autre vocable pour me décrire. Pendant que ma mère s'égosillait, le médecin et les infirmières restèrent, eux, sans voix, emplis d'un désarroi qui n'avait pas uniquement son origine dans mon poids excessif, mais aussi dans mon apparence de Bouddha chinois au regard immobile et cynique.

Ils se hâtèrent, dit-on, de m'abandonner aux bras de ma mère, pourtant la plus terrassée – physiquement et moralement – par la réalité de mon existence, et sa singularité. Je crois me souvenir d'une chambre obstinément vide, seulement peuplée par le tapage de ma faim.

J'imagine un hôpital résonnant de ces échos et de ces cris. Je pense à la fuite de tous face à l'impensable : un enfant hors normes, impossible à aimer. Peut-être aurait-il été préférable que je sois réellement un éléphant né d'une femme ; ainsi serais-je devenue une bête de foire, éveillant la curiosité, à défaut de l'amour. J'aurais été la coqueluche des réseaux virtuels qui, avides de nouveautés, auraient suivi mon développement avec passion.

Je crois me souvenir aussi d'un regard hanté ; sans doute celui de ma mère, comprenant qu'il n'y avait pas de retour envisageable, pas de possibilité d'esquiver cette réalité, pas de fuite, pas de déni, elle ne pourrait affirmer que non, cet enfant n'est pas à moi, vous vous êtes trompés, les infirmières m'ont apporté le mauvais bébé, ils se ressemblent tous, n'est-ce pas, mais un cœur de mère ne peut pas se tromper, ce nouveau-né n'est pas le mien.

Eh bien si : ils ne se ressemblent pas tous puisque je ne ressemblais à aucun autre. Pas moyen de me refourguer à une autre mère trop distraite pour s'en apercevoir. Elle était condamnée.

Mes débuts, par trop encombrants, furent marqués par ce qui définit toute la race humaine : une chute. Le lendemain de ma naissance, ma mère, encore lancinante des douleurs de la césarienne et de l'effroi provoqué par le bébé géant issu de son corps dévasté, tenta de me sortir du berceau. Elle n'avait pas conscience de ce que représentaient ces dix kilos de chair mouvante que ne soutenait pas le moindre muscle. Elle se pencha, passa ses avant-bras sous mon corps emmaillotté, me souleva. Elle sentit son dos se raidir lorsqu'elle se redressa, moi dans ses bras. Ses points de suture s'étirèrent et craquèrent. Incapable de faire un pas, elle chancela et s'écrasa au sol, me protégeant de la chute par une contorsion douloureuse. (Je me suis demandé si, plus tard, elle

n'avait pas regretté ce geste de préservation instinctif.)

Elle demeura longtemps ainsi, vache mourante affalée sur le vinyle verdâtre, tandis que je cherchais mécaniquement, bouche fureteuse et furieuse, son sein. Elle me nourrit, vache abattue par l'énormité de son œuvre. Sa cicatrice s'était rouverte. Le sang s'épanchait en même temps que son lait. L'intérieur de son corps était rempli d'acide. Elle pleura, elle qui ne pleurait jamais. J'étais venue à bout de ma mère forte, ma mère si belle, ma mère talons aiguilles et jupes étroites, ma mère américaine, professionnelle accomplie et redoutable que rien ne faisait trembler, et qui n'avait pas encore compris que son corps de femme renfermait bien d'autres pièges.

Je crois qu'elle me perçut dès lors comme celle qui l'avait terrassée par sa seule existence, celle qui allait gauchir sa trajectoire brillante de battante. Elle se retrouvait à présent affreusement diminuée, cheveux gras, robe de nuit relevée sur des jambes épaissies, ventre flasque – une image de ruine –, insupportable régression vers cet état de femme réduite à son rôle de génitrice, dans un temps noir où elles n'étaient encore que matrice, simple enveloppe biologique de rejetons désirés dans le plus vague des futurs ; elle était redevenue une femelle régée par son horloge intime ; elle aurait mieux fait de se faire enlever l'utérus pour être enfin tranquille. Mais avait-elle vraiment eu le choix, avait-elle pris cette décision avec la froideur précise de ses projections financières décennales ? Non, non, non. Elle avait suivi son instinct d'animal, qui doit procréer ou mourir.

Comment pouvait-elle m'aimer dans ces circonstances ?

Au commencement était un éléphant rose et bâfreur qui prenait tout de la vie et du corps de sa mère. Je ne cessais de réclamer à manger. Je passais mes journées accrochée à son sein. Mon seul bien, mon droit le plus absolu.

J'étais née avec nul autre but que celui de me nourrir. Et comme je ne pouvais le faire seule, ce travail de Sisyphe devint sa responsabilité et son fardeau.

Elle tentait, ma pauvre mère pâle, flétrie par le dégonflement brutal de son ventre, si mal préparée à une telle irruption de rage dans son quotidien ordonné, de me satisfaire. Mais rien n'y parviendrait. Ma bouche était une caverne. Encore, encore, encore, hurlait le bébé souverain, le tyran aux joues rouges, le conquérant aux cuisses de sumo.

Il ne se passait pas une heure sans que je réclame ses seins. La cadence devint infernale. Plus je grossissais, plus elle maigrissait. Ses mamelons en portaient les traces et les crevasses. Elle grimaçait chaque fois que ma bouche ouverte s'en approchait, anticipait la douleur, se raidissait en contemplant ses pauvres mamelles enflées, avec leurs veinules bleues, leurs marbrures pâles, leurs plaies rosâtres, leur écoulement gluant.

Comment font les vaches ? se demandait-elle. Ou pire, les chiens et les cochons, avec leur portée multiple, toutes ces petites gueules quémandeuses, est-ce là ce que je suis devenue ? Alors pourquoi n'ai-je que deux pis ?

Elle était convaincue que je la dévorais. Peut-être n'avait-elle pas tort.

Elle finit par me sevrer, préférant laisser tarir son abondance pour me donner le biberon. Au préalable, elle y avait mélangé des céréales. Pour me caler entre deux repas, disait-elle. Le médecin le lui avait formellement interdit, mais ce n'était pas lui qui passait ses jours et ses

nuits à me nourrir. Alors, elle continua, avec la sensation plutôt excitante d'être une empoisonneuse. Hélas, mon estomac s'accommoda très bien de ce nouveau régime. Elle continua à enrichir mes biberons de céréales ; je continuai de réclamer et de grossir. Cette logique portait en elle sa propre défaite, mais elle ne le vit pas.

Au commencement était une divinité incontestée : moi. Hors de l'hôpital, les gens s'exclamaient en me voyant dans ses bras ou dans mon landau, s'imaginant admirer un bébé de plusieurs mois alors que je n'avais que quelques jours. Je fus ainsi, brièvement, un magnifique nouveau-né ; l'impératrice des nourrissons. J'étais vêtue de dentelle et de broderie anglaise. Mes joues rosisaient à l'air comme des fleurs printanières. Je contempiais le monde comme mon royaume. Mes borborygmes étaient encore assez proches du gazouillis pour ne choquer personne.

La lune de lait fut brève. Très vite, les regards s'alourdirent lorsque le bébé superbe exhiba des bourrelets et des replis qui n'étaient rien de plus qu'une adiposité inesthétique. Le poids des jugements s'abattit sur moi, mais surtout sur ma mère – après tout, j'étais l'innocence même, n'ayant pas choisi de naître éléphant. Ma mère fit la sourde oreille. Elle savait instinctivement que c'était une bataille perdue d'avance et qu'elle n'aurait pas la force de lutter contre mes exigences. Je l'avais vaincue avant même de savoir que nous étions ennemies.

Les nuits interrompues peuvent transformer des femmes normales en mégères hystériques. Les semaines s'écoulant, j'étais nourrie au son de ses grincements de dents et de ses injures marmonnées. Une nuit, excédée et à bout de forces, elle me pinça violemment au beau milieu de mon biberon.

Le bébé que j'étais manifesta une brève perplexité :

devais-je exprimer ma douleur en hurlant, laissant s'échapper par la même occasion la tétine au merveilleux goût de lait caoutchouteux ? Ou l'ignorer pour ne pas interrompre le flot quasi aphrodisiaque d'épaisseur sucrée tandis que ma tendre chair était agressée par ses ongles ? Le temps que je me décide, je m'étouffai, tandis que le lait continuait de s'écouler dans ma gorge. Je régurgitai tout ce que j'avais avalé, pleurant, hoquetant, salivant, m'effondrant dans le drame sans fin de ma courte vie.

Elle me tapa dans le dos avec plus de force que nécessaire, mais je sentis dans son raidissement l'horreur qui s'était emparée d'elle : elle venait de comprendre qu'un jour, le bébé éléphant lui inspirerait une haine telle qu'elle lui fracasserait le crâne contre un mur avec une joie abrupte, acceptant la culpabilité du crime juste pour s'octroyer ce bref moment de bonheur.

Elle décida d'appeler des renforts. Elle engagea une jeune fille au pair qui, bien que passablement robuste, pouvait à peine me porter. Et qui fila sans demander son reste. Vint ensuite un défilé de nourrices qui ne me supportèrent pas plus de quelques semaines, voire quelques jours.

J'étais pourtant plutôt aimable. Je crois que j'aurais été d'humeur assez égale si je n'avais ainsi été tenaillée par la faim. Mais les nourrices devaient se lever la nuit au son de ma fureur tandis que mes parents dormaient, protégés par des boules Quies. À leur tour, elles ressentirent les mêmes envies de violence que ma mère, et s'en allèrent avant de commettre l'irréparable. Comme quoi, le sentiment maternel est très surfait.

Finalement, ma mère trouva la meilleure nourrice qui soit : mon père. Puis s'en alla.

Mon père. Mon sauveur. Génie souriant et charmeur. Les yeux si clairs de ses certitudes qu'aucune arrière-pensée n'ose les assombrir. La fée penchée sur mon berceau au bout d'un long défilé de sorcières.

Le seul à voir en moi autre chose qu'un boudin informe.

La première fois, rentrant d'un voyage qui l'avait empêché d'assister à ma naissance désastreuse et surgissant au milieu de ce gouffre qui a entre-temps happé ma mère, il se manifeste comme une divinité créée exprès pour moi. Il sourit. Il est bien le seul. Il ne remarque pas l'excès de graisse qui me rend flasque et balourde. Il ne perçoit pas le pli de vexation que l'attente de la nourriture creuse aux coins de ma bouche. Il ne fait pas attention à mes mains spasmodiques qui cherchent un sein auquel s'accrocher, ni à l'incessant mouvement de succion de mes lèvres.

Il se penche vers moi, exprimant son admiration et sa stupeur qu'une chose aussi royale soit issue de son union avec sa femme. Mon père est un créateur. Il ne voit que cet aspect de moi – une sorte de grand œuvre qu'il va désormais tenter de parachever. Ce sourire et cette exaltation me surprennent tant que je cesse quelques instants de réclamer à manger.

Mais c'est magnifique! s'écrie-t-il. Ma mère le contemple comme un extra-terrestre. Comment ose-

t-il afficher une telle gaieté, s'affubler de ce masque de clown qui ne trompe personne ? Ne voit-il pas que ce bébé n'en est pas un ? Elle tourne la tête vers le mur et refuse de répondre. Il me soulève sans peine, certain de sa force. Cette force-là sera la tienne, me promet-il silencieusement. Elle t'est acquise. Il ne reviendra jamais sur sa décision.

Ce n'est pas sa faute si je traîne une charge trop lourde pour moi. Et si cette charge teindra toujours de noir l'or de sa présence. Une telle bonté est impossible.

Puis, mystérieusement, il dit à ma mère : Nous avons deux belles petites filles.

Ma mère se cogne la tête contre le mur, serrant les dents et les poings. Je crois que si elle s'était retournée, elle lui aurait craché au visage. Son sang brûle. Son ventre tirillé se crispe encore plus sous l'assaut de sa rage. C'est peut-être à ce moment-là qu'elle commence à nous abandonner.

C'est là que débute le mensonge de ma vie duelle, mon impossible tentative de me résoudre.

Dès cette entrée en matière, je ne cesse de m'amplifier. Je déborde de tous les espaces où la vie tente de me confiner. Je suis sans limites. Je veux regarder le ciel dans les yeux et m'en réjouir. Je suis éblouie de démesure.

Et je grossis. Et je grossis.

Papa engendre un mythe.

Tel Dieu le Père, il décide de repeupler le ventre de ma mère. Il m'affuble d'une jumelle disparue. Dissoute dans l'énigme matricielle avant que je n'en émerge, triomphante, elle résiste pourtant et survit, se manifeste dans mon ampleur et mon embonpoint, dans toutes mes aires démultipliées.

Une autre qui me surplombe dès mes débuts maussades, qui me suit et me fait de l'ombre, qui me hante et me nargue, si habilement mêlée à mes cellules que seul mon père la perçoit.

Une autre qui s'attache à mes cadences maladroitement, mon allure de navire en perdition, le roulis de ma panse en mal de flottaison. Là où je me dandine comme une oie, elle bondit, elle, comme un chat. La bouffissure de mon visage est amplifiée par la finesse de faune du sien. À chaque tournant de mes jours, elle est là, narquoise, velléitaire, capricieuse et sublime. Elle fait des pointes, en équilibre sur un fil, tandis que je menace de m'enfoncer, à chaque pas, dans un sol bien trop meuble pour moi.

Quand je comprends ce que mon père a accompli en m'accolant cette ombre, il est trop tard pour lui en vouloir.

Sa conviction est telle qu'il m'oblige à accepter son explication et à me plier à un jeu qui n'en est pas un. Je

ne savais pas que la schizophrénie pouvait nous être imposée.

Elle devient une présence permanente dans ma vie, comme si je ne me suffisais pas, comme s'il n'y avait pas assez de moi et qu'il ne serait pas préférable que ce soit moi qui disparaisse pour laisser place à ce double invisible – mon autre et mon contraire. Dans mon univers comestible, elle est l'indispensable intruse.

Que mon père ait voulu trouver une explication à mon amplification, qu'il ait souhaité m'offrir un prétexte et une consolation partait d'un noble sentiment. Mais il a aussi instillé en moi un doute affreux : celui d'avoir dévoré ma sœur intra-utérine et d'en être ressortie à la fois rassasiée et éternellement affamée. Je serais désormais inassouvie en permanence. Il m'ôte une part de mon humanité et passe le reste de ma vie à tenter de me la rendre avec ses nourritures terrestres et son amour divin.

Père : mon adorateur ; mon bourreau.

Enfant, dès lors, je rejouais à l'infini cette tuerie. Je répétais à l'envi cet acte commis avant ma naissance, mais en y ajoutant de belles fioritures. L'enfant ne manque pas d'imagination pour emprisonner sous la glace, hacher menu avec un couteau à beurre ou pendre à un lampadaire l'objet de sa haine.

Persuadée que cette sœur impossible était la cause de ma corpulence, je me disais que si je me débarrassais d'elle – pour de bon cette fois – je retrouverais les proportions d'elfes gracieux des autres filles de mon âge.

Mais en grandissant, sa présence est devenue une ombre essentielle, parfois consolatrice, parfois tourmenteuse. Une voix vide et vitale, dont je ne peux plus me passer.

Elle tente par tous les moyens de me persuader qu'elle existe. Je tente d'ériger entre nous des barreaux de lucidité qu'elle parvient à rompre sans difficulté. Bien sûr, tu ne comprendras pas, dit-elle. Tu ne crois pas que j'existe, dit-elle. Et pourtant, que sais-tu du mystère du ventre, de l'œuf dédoublé, des cellules qui se divisent ? Personne ne comprend ce miracle. J'ai été. Et toi aussi. Seulement, tu as choisi de survivre. Je t'ai sue, je t'ai sentie. Nous étions si proches que je respirais le souffle de ta bouche, qui n'était encore que liquide. Je n'ai jamais eu de sentiment de solitude. Tes bras m'entouraient, fusionnés à ma chair. Nous n'avions pas conscience de

notre individualité. Nous étions doubles depuis notre genèse, doubles et plurielles, amies, amantes, consolantes, riches de notre dualité, de notre gémellité, de notre certitude de n'être jamais seules.

Mais tu as choisi l'autre chemin. Tu as décidé qu'il n'y avait pas assez de place pour nous deux dans le ventre de notre mère. Tu as voulu te battre. J'ai voulu, quant à moi, résister et survivre. Et c'est pour cela que je trouverai toujours le moyen d'être. Je n'ai pas abandonné la partie.

C'est notre père, vois-tu, qui a raison de croire en moi. À chaque fois que tu penses souscrire à un mythe, tu acceptes au contraire la vérité de ton intuition.

Au bout de nos conversations, ou plutôt de ses monologues, je la bâillonne en remplissant ma bouche de nourriture. Je l'ensevelis en me gavant.

J'ai la bouffe solitaire et morose.